

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 4 (1901)
Heft: 175

Artikel: Un petite Séminariste
Autor: Ségur, A. de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-285378>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

630 soldats pour préserver la ville et la Vallée de toute incursion ou autre prétendu malheur. A Delémont ces sales Français commirent toutes sortes d'inconvenances : ils volaient, pillaient et châtiaient partout, même dans les salons, tous les endroits leur étaient bons. On disait tout bas : « a bas ces crapules de Français, ces sales monstres ». Quelle misère !

1 mars 1792. L'auguste empereur, roi d'Hongrie et de Bohême, Léopold II, est mort au grand regret de tout son empire et surtout de la principauté... (ici le bas de la page déchirée)... puis...

Le curé de Delémont ayant reçu du prince réfugié à Bienne, une lettre particulière, a fait sonner pour la glorieuse mémoire de l'empereur, pendant six semaines, toutes les cloches de la paroisse, de la cour, des Capucins et des Ursulines, à commencer le 28 mars 1792.

Les Français enrageaient. Ils auraient mieux fait d'enlever leurs saletés.

A. DAUCOURT, curé.

(Communiqué.)

Un petit Séminariste

Il s'appelait Maximilien Naxos. Né à Poissy, d'une famille transplantée du Midi, il atteignait à peine sa vingtième année, et rien, six mois avant sa mort, ne faisait présager que sa jeune vie touchât à son terme. Grand de taille, élégant d'attitude, d'une figure charmante, tour à tour sérieuse et riante, il respirait la santé, l'intelligence et la bonté, l'amour du bien et la joie de vivre.

Dès l'âge de dix-huit ans, président de son patronage, il savait se faire aimer et respecter de ses jeunes camarades. Il était le premier au jeu comme à l'église, et il étonnait les brillants auditeurs des séances récréatives, dans les comédies et les drames où il remplissait les rôles les plus divers avec le même talent et la même simplicité.

Placé à Paris dans les bureaux de la Société générale où il se rendait tous les jours, il était estimé de ses chefs et de ses camarades comme à Poissy, et son avancement rapide lui présageait un brillant avenir.

Une bronchite négligée éteignit tout à coup ces beaux rêves, détruisit toutes ces espérances. Habitué à se bien porter, il promena trop longtemps sur le chemin de fer de Poissy à

il se faisait que, jusqu'à cette soirée de leurs fiançailles, l'immense talent musical du jeune diplomate lui eût été caché. Elle avait nettement déclaré, un jour, dans une lettre qu'elle écrivait à son père, qu'elle n'épouserait jamais qu'un grand musicien ; que la musique était tout ce qu'elle préférait. Était-ce cette parole, qui avait encouragé le diplomate à cultiver le grand art de l'harmonie ?

Lui, avant de prendre place à la place ornée de roses thé, avait dû répondre, très flatté, à un nombre incalculable de chaleureuses poignées de main, et, maintenant, il souriait à sa fiancée.

Elle lui disait :

— Mais pourquoi donc m'avez-vous tenu secret ce grand talent que vous possédez ?... mais comment donc, sans longues études préparatoires, avez-vous pu composer ce véritable poème musical ?

Le sourire s'accroissait sur les lèvres du diplomate, et d'une voix grave, où il savait faire trembler l'émotion :

Paris, sa toux persistante, et quand il se décida à se laisser soigner, il était trop tard. La bronchite avait gagné les poumons, la pneumonie engendra la phthisie, et le pauvre Maximilien rendit saintement son âme à Dieu avant la naissance du printemps.

La mort de ce petit employé de vingt ans éveilla mille sympathies. Le clergé et la ville lui firent de touchantes funérailles : ses louanges étaient sur toutes les lèvres, des larmes dans bien des yeux. Et cependant une circonstance de sa vie, présente à la pensée de tous, aurait pu, s'il ne l'avait fait tourner à son honneur, jeter une ombre sur sa douce et pieuse mémoire.

Voici le fait, bien petit, bien simple en lui-même, mais qui renferme une grande leçon à méditer, un grand exemple à suivre, pour les jeunes chrétiens soumis à la même épreuve.

La pieuse enfance de Maximilien, sa physiologie angélique, sa première communion fervente, et aussi son intelligence, avaient porté le jeune vicaire, son confesseur, à le diriger vers le sacerdoce, et l'enfant avait répondu à cet appel avec un joyeux empressement. Il entra donc au petit séminaire de Versailles, et, pendant trois années, il y vécut heureux, studieux, édifiant. Je le voyais souvent pendant les vacances que je passais dans un château voisin de Poissy, et j'admirais sa tenue à l'église, sa gaieté de bon augure, et la dévotion vraiment ravissante avec laquelle il servait la messe.

Un jour, pendant les vacances de Pâques, je le vis entrer chez moi à Paris. Il avait alors seize ans. Je fus frappé de sa physiologie émue, troublée. « Qu'y a-t-il donc, cher enfant ? lui dis-je en lui tendant la main. M'apportes-tu quelque triste nouvelle ? — Oui », reprit-il. Et il m'apprit, avec des larmes dans les yeux et dans la voix, qu'il n'était plus au séminaire. — « Comment, renvoyé ? m'écriai-je saisi de surprise et d'effroi. — Oh ! non, c'est moi qui ai voulu partir. »

Il me raconta alors que sans rien perdre de sa foi, ni de sa piété, il avait senti jour par jour, depuis sa rentrée de vacances en octobre, sa vocation s'affaiblir, la peur d'engager sa vie pour jamais naître en son cœur et bientôt l'envahir. Il avait combattu, prié, consulté son directeur, ses parents. Bref, il ne se sentait pas assez sûr de lui-même, assez dégagé du monde, pour se donner tout à Dieu dans le saint ministère ; et comme sa nature droite et sincère répugnait à feindre même pour un temps des sentiments qu'il n'avait plus, il avait profité du congé de Pâques pour partir sans attendre la fin de l'année scolaire.

— Si l'on pouvait ouvrir mon cœur, vous y trouveriez, gravés en lettres d'or ces simples mots, qui seront à jamais ma devise : « Faire plaisir à celle que j'aime »... et comme la musique a toute votre sympathie, j'ai fait un tour de force ; voilà tout.

Le visage d'Alba s'empourpra de plaisir ; vraiment elle ne croyait pas Lucien de Romeure susceptible d'un si grand sentiment. Comme on se trompe, souvent, sur le compte des gens !

Lui, était ravi de sa réponse. Du reste, c'était sa grande réplique à tout, « si l'on pouvait lire dans mon cœur », et, dans ce cœur, il plaçait tous les sentiments qui pouvaient être favorables à sa situation, même politique. Il y plaçait le dévouement à la patrie, le courage belliqueux, et tant d'autres hautes et austères vertus. C'était le réceptacle de toutes les perfections, ce cœur du jeune attaché d'ambassade ; et, en toute circonstance, sa phrase n'avait jamais manqué son effet.

(La suite prochainement.)

« Pouvais-je honnêtement, ajoutait-il avec un accent qui me frappa, continuer à imposer au séminaire et à M. le curé, déjà si bon pour moi, des sacrifices trop longtemps prolongés ? Il me semble trop que c'eût été voler le pain du bon Dieu. »

Sa résolution était prise, exécutée : il n'y avait plus à revenir là-dessus, et je n'insistai pas. Je l'approuvai même de sa loyauté ; je lui promis de lui garder mon estime et mon affection, mais à une condition, que d'ailleurs il s'était déjà posée, imposée à lui-même : mener une vie si exemplaire que tout le monde autour de lui dût reconnaître que le séminaire est une école de vertu, d'élévation morale, d'où l'on sort, même avant le temps, meilleur, plus homme, plus chrétien qu'en y entrant. « Ainsi, ajoutai-je, de ce qui eût pu être un sujet de scandale, tu feras un sujet d'édification, et tu rendras un juste hommage aux bons maîtres que tu as quittés. Bien plus, tu pourras être proposé en exemple aux jeunes séminaristes qui, ne se sentant plus la vocation, seraient tentés, par un calcul coupable, de continuer leurs études ou même d'entrer au grand séminaire, pour se faire une carrière, au risque de devenir des prêtres médiocres, indifférents, peut-être, hélas ! de mauvais prêtres, le plus grand des malheurs. Mieux vaudrait cent fois mourir de faim que de vivre de l'autel sans vocation, sans foi, sans amour... Car si, comme l'a dit le Sauveur à ses apôtres, les vrais prêtres sont le sel de la terre, c'est-à-dire la vie de l'Eglise, les mauvais prêtres en sont le poison, c'est-à-dire la honte et la mort. »

Maximilien Naxos s'en conforma sa vie à ce conseil, à sa propre résolution ; il n'eut pas un moment d'oubli, pas une défaillance, et c'est pourquoi, estimé, regretté de tous, il a laissé à sa famille, à ses amis, à sa ville natale, le souvenir d'une vie sans tache et d'une sainte mort.

A. DE SÉGUR.

L'ART DE VIVRE

Les Convenances.

La vie de relation est inhérente à la nature humaine. Depuis le jour où le Créateur, pris de pitié en voyant Adam abandonné à lui-même dans le Paradis terrestre, dit : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul », les habitants de notre terre ont eu le devoir et l'agrément de vivre en commun.

L'agrément ? — les misanthropes trouveront le mot osé, les philanthropes le trouveront juste. — Dans l'un ou l'autre cas, il faut le rendre supportable.

Les gens qui ont une éducation parfaite, à base de bonté, ne font aucune faute de convenance, mais — doit-on le dire — la généralité des gens ne s'en privent guère. Il ne s'agit pas de lire la civilité puérile et honnête : si bien écrite et documentée soit-elle, elle ne saura jamais prévoir tous les cas que suscitent les événements et les circonstances quotidiennes ; par exemple je n'ai jamais trouvé dans aucun manuel des usages mondains la conduite à tenir en face de quelqu'un qui vous monte sur le pied (!) ni ce qu'il faut répondre à un monsieur — plutôt rare — qui vous offre sa place en tramway ?

Avec du tact et du cœur on ne commet jamais aucune faute grave, on s'accorde avec le milieu, on s'harmonise avec les usages admis, c'est même assez amusant, très varié quand on